

Expositions

Number 8, Fall 1957

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55312ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1957). Expositions. *Vie des arts*, (8), 26–30.

EXPOSITIONS

NOS EXPOSITIONS NE SONT PAS ROUTINIÈRES

par R. de REPENTIGNY

Quatre expositions collectives montrées à Montréal au cours de l'année étaient le résultat d'autant de moyens différents d'organisation. D'abord, la Deuxième Biennale d'art canadien de la Galerie Nationale, par invitation et jury: trois employés de la Galerie, se rendirent partout au pays où pouvaient se trouver des peintres et choisirent des tableaux, ensuite soumis à un jury de trois personnes, trois "officiels" des arts. L'exposition "Quelques peintres de Montréal" du Service municipal des Parcs, organisée par référendum: chacun des artistes ayant exposé sous les auspices du Service au cours de l'année fut interrogé sur "ses douze peintres montréalais préférés" — le choix des tableaux mêmes fut laissé aux peintres élus. "Jeunes contemporains 1957": exposition par invitation: le choix des artistes et des tableaux fait par un seul homme, un directeur de galerie d'art publique. Le concours Monsanto "pour une peinture canadienne originale": un concours public, soumis à un jury de trois personnes.

Tableau de Tom Hodgson qui a reçu le 1er prix au concours Monsanto « pour une oeuvre de peinture canadienne originale »; Hodgson est un peintre de Toronto du groupe « Painters Eleven », qui a étudié à l'école de Hans Hofman, à New-York.



Parmi les tableaux qui ont particulièrement attiré l'attention des visiteurs à l'exposition organisée par le Service des Parcs à l'île Ste-Hélène, ce « Paysage » de Jacques de Tonnancour est un des premiers. La délicatesse des tons, la technique tout à fait contemporaine appliquée étrangement à un genre nouveau de trompe-l'oeil ont surpris, inquiété même plusieurs personnes.

A ces modes d'organisation, il faut ajouter celui où un groupe déterminé d'artistes monte une exposition des oeuvres de ses membres, sans jury — comme lors des expositions de l'Association des Artistes non-figuratifs de Montréal — avec jury, dans le cas des expositions du Canadian Group of Painters et de la Royal Academy.

Cette brève énumération a pour but d'indiquer qu'il n'y a pas d'esprit de routine qui prédomine dans l'organisation des expositions. L'on va jusqu'à inventer de nouveaux modes pour éviter la routine — ainsi que l'a fait le Service des Parcs.

Cette dernière exposition n'apporta pas de surprises: sa composition était prévisible et ratifiait en quelque sorte un jugement populaire, lui-même sensible à la reconnaissance officielle et à la célébrité internationale. Comme il s'agissait d'un électorat d'artistes, les peintres élus sont tous de ceux dont l'oeuvre a été éprouvée par des expositions importantes, les artistes étant parmi les plus fidèles visiteurs de galeries.

Par contre l'on peut remarquer

immédiatement que cette exposition ne dénotait pas de parti-pris plastique, couvrant comme elle le faisait la gamme complète de la peinture montréalaise telle que représentée par les peintres qui ont «réussi», depuis le naturalisme lyrique jusqu'à la non-figuration absolue. Nos quatre non-figuratifs qui se sont acquis un public en dehors d'un cercle de connaisseurs et d'initiés — soient Borduas, Riopelle, Bellefleur et Mousseau — étaient parmi les élus — et cela ne change rien au fait si l'un d'entre eux «oublia» d'envoyer ses tableaux. Quatre sur douze, cela montre plus qu'un assentiment, c'en devient de l'empressement.

Trois des peintres qui transposent des morceaux d'observations «naturalistes» dans des mondes de leur invention furent choisis. Pellan, Scott et Dallaire (qui lui aussi «oublia» d'envoyer ses tableaux) s'ajoutent aux quatre précédents pour former un total de sept peintres «non réalistes» sur douze. Cela indique assez clairement que pour les artistes sollicités il n'existe à peu près plus de réticence devant l'art propre au XXème siècle.

Trois au moins des peintres représentés qui demeurent fidèles à l'organisation et au cadrage dit réaliste, Caiserman, Cosgrove et de Tonnancour, exploitent cependant la nature plus qu'ils ne s'en font le miroir. Au contraire Lyman et surtout Roberts sont des artistes réalistes au sens populaire — bien que l'un soit un romantique et l'autre un classique.

L'exposition, malgré les deux absents, était en somme un fort beau monument de notre peinture. Du point de vue «éducation populaire», un tel ensemble de tableaux avait une valeur précise, tout comme elle apportait aux étrangers en visite un aperçu général de la peinture à Montréal.

Alors que cette exposition ne souleva pas de discussion, il n'en fut pas de même de la Biennale. D'abord un bon nombre des invités éliminés exprimèrent leur mécontentement. Les protestations occupèrent une vaste gamme, depuis le «trop abstrait» jusqu'au «trop figuratif». A Montréal en particulier, un groupe de peintres non-figuratifs reprocha

amèrement à Donald Buchanan, assistant directeur de la Galerie Nationale, l'emploi d'une métaphore en la circonstance inélégante qui leur semblait adressée dans sa présentation.

Que penser devant ces protestations contradictoires, sinon que la Biennale présentait une image confuse de la peinture au Canada, ou bien qu'il y a beaucoup de confusion dans les esprits sur ce qu'est la place de la peinture au XXe siècle. Il est vrai que les organisateurs ne s'étaient pas spécifiquement engagés à présenter un ensemble cohérent.

Selon la présentation officielle, il s'agissait de «présenter les travaux des artistes canadiens qui font leur marque dans le monde de l'après-guerre». Une telle proposition est en quelque sorte un engagement d'actualité artistique. Elle ne semble pas non plus impliquer de postulat de qualité, c'est-à-dire de jugement de valeur arbitraire. Pourtant quand l'on sait comment la conduite des hommes même les plus cultivés repose souvent sur des croyances en

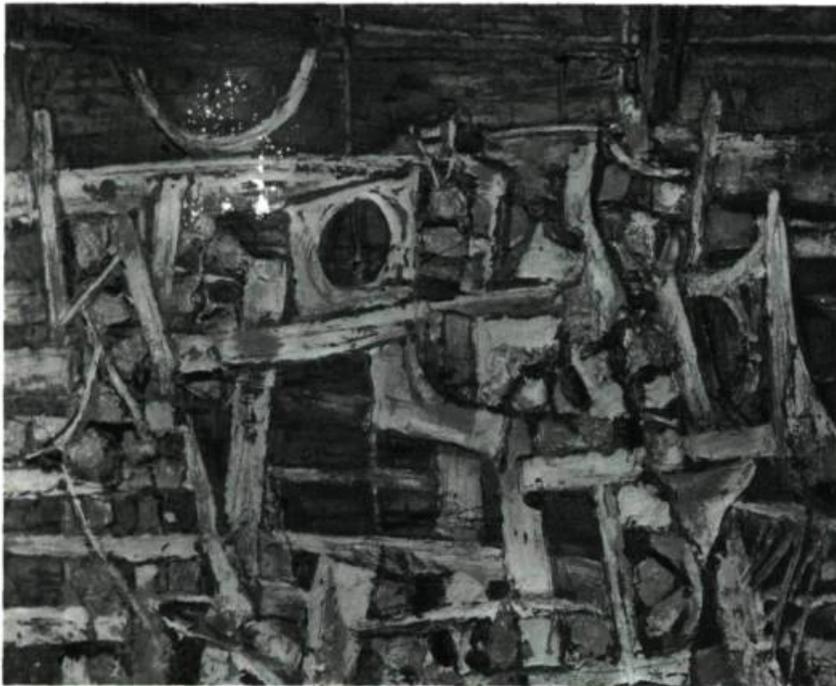
des absolus, il est difficile de croire qu'un jury ait pu s'en tenir au relativisme impliqué dans l'énoncé ci-haut.

Le but de la Biennale, ainsi défini, était pourtant admirable : l'exposition devenait une tentative de prise de conscience sérieuse et non pas seulement une manifestation organisée pour récolter des louanges, à l'avantage tant des organisateurs que de la «peinture canadienne».

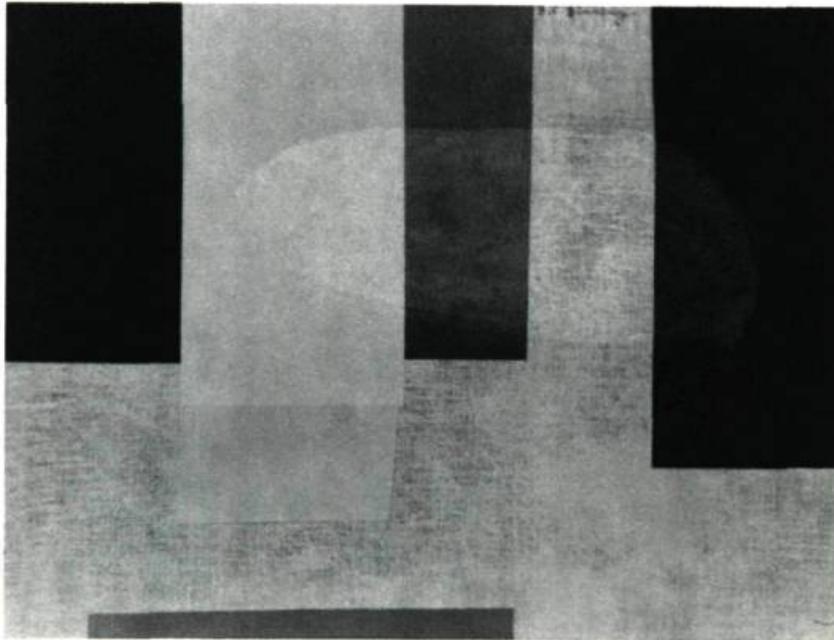
Par bonheur, et malgré des tentatives de systématisation heureusement condamnées à l'échec, les jugements en matière d'art ne peuvent être ramenés à des critères scientifiques. L'artiste se tient toujours un pas devant le système que l'on pourrait vouloir appliquer à son travail. Cela lui vaut souvent d'être négligé, d'être refusé dans une exposition importante. Aussi parmi les refusés de la Biennale peut-on sans doute compter certaines oeuvres «marquantes». Même si le jury de cette exposition capitale était à la recherche «du nouveau et du significatif», son attitude collective ne pouvait que demeurer colorée par certaines préconceptions de ce qui est «nouveau et significatif». Manque de préscience, d'intuition, de divination, aussi.

Il était très facile de choisir des oeuvres de peintres qui ont «fait leur marque». Ce choix pourrait se faire sur papier, sans avoir un seul tableau devant soi. Seuls les envieux et les distraits pouvaient reprocher le grand nombre de peintres connus dans la Biennale. Les Riopelle, Borduas, Cosgrove, de Tonnancour, Roberts, Pellan, Ronald, Macdonald et maints autres devaient faire partie de l'exposition précisément parce qu'ils sont connus, et ils sont connus parce qu'ils ont fait leur marque depuis la guerre. Quelques-uns de ces peintres connus avaient proposé des oeuvres indignes de leurs périodes marquantes — le jury a parfois eu la fermeté de les refuser.

Le jury de la Biennale, s'il a manqué du sens divinatoire en ce qui concerne les tableaux soumis par plusieurs artistes locaux, s'est parfois laissé entraîner à souligner l'importance de plusieurs aspects de la peinture canadienne.



Cette «Composition» d'Edmund Alleyn, jeune artiste québécois vivant en France, était à compter parmi les «trouvailles» véritables de la Biennale. C'est un de ces tableaux qui donnent aux amateurs d'art le sentiment de participer à une grande aventure sous l'impulsion de quelques peintres jamais satisfaits.



Un tableau de B. C. Binning dans la 2^{ème} Biennale, «*Related Colour Forms*». C'est le seul tableau abstrait-géométrique qui ait été accepté dans l'exposition. En utilisant la texture de la toile pour varier la surface de son tableau, Binning a sans doute adouci l'effet-choque qu'a ce genre de peinture. Plusieurs envois d'esprit rapproché par des artistes montréalais ont été refusés par le jury. Toutefois, Binning est un artiste qui a «*fait sa marque*» au pays depuis plusieurs années.

Par contre, devant plusieurs oeuvres d'artistes peu ou pas connus, j'ai ressenti un malaise : il me semblait parfois qu'il s'agissait de coups de feu dans le noir. Trouver des oeuvres à la fois «*nouvelles*», par leur inspiration, et «*significatives*», voilà où était le travail réel du jury de cette exposition. Comment l'a-t-il accompli, ce travail de sourcier — c'est là dessus que repose l'intérêt véritable de l'exposition.

L'on a pu remarquer facilement qu'il a mis en évidence l'élaboration de nouveaux foyers artistiques : des jeunes peintres de Vancouver, Toronto, Montréal et Québec ont pu être montrés à leur avantage groupés autour d'un artiste qui «*fait sa marque*» dans le passé : Shadbolt à Vancouver, Macdonald à Toronto, Pellan à Montréal, Lemieux à Québec. De fugitives constellations d'artistes sont apparues dans un ciel dominé par quelques astres fixes tels Riopelle, de Tonnancour et Binning.

Le métier brillant, la labileté soudain acquise de quelques peintres de Toronto, attentifs à produire un maximum d'effet dans un minimum d'espace, la sensibilité parfois recherchée d'artistes de l'Ouest et surtout de Vancouver, poussant parfois à une sympathie cosmique pour le

sujet, l'amertume et la ténacité rêveuse des quelques Québécois, leur technique à la fois déterminée et simple, l'onirisme et le détachement inouï des quelques artistes néo-surréalistes de Montréal, travaillant apparemment à quelque microcosme avec un métier abondant. Sur ces aspects de la peinture canadienne, la Biennale a jeté un éclat intense. Il était d'ailleurs plus que temps d'attirer l'attention du public canadien sur certaines formes en pleine floraison, pendant qu'elles sont encore vives, ou avant qu'elles ne deviennent académiques.

Précisément, dans le cas de nos néo-surréalistes les honneurs sont venus juste à temps — car les quelques oeuvres montrées depuis lors par Bellefleur, Giguère, Dumouchel, Tremblay — notamment à la galerie Denyse Delrue — laissent comprendre qu'ils ont à peu près simultanément évolué dans de nouvelles directions.

Par contre pour ce qui est des peintres torontois, je crains que leur manière actuelle ne gagne de plus en plus de terrain, académiquement, dans les années à venir. Non que je n'admire pas le travail d'artistes comme Town, Ronald et autres, mais j'ai l'impression que leur «*style*» va être pris comme critère artistique

par les officiels de l'art canadien, tout comme le fut la peinture du Groupe des Sept pendant plusieurs années. L'exposition du concours Monsanto était assez clairement dominée par leurs toiles.

Les artistes montréalais n'ont dans l'ensemble pas à se plaindre : numériquement ils sont presque toujours mieux représentés dans les expositions nationales que les populations d'artistes des autres centres du pays. Mais s'ils veulent garder cette place ils devront à l'avenir ne manquer aucune occasion de se manifester, par leurs oeuvres les plus fortes.

Quant à l'exposition «*Jeunes contemporains 1957*» elle ne manquait pas d'un certain cachet de régionalisme. Je conçois qu'il ne soit pas facile de dénicher de jeunes artistes peu connus à travers tout le pays. Dans son ensemble, l'exposition était plutôt scolaire — la plupart des oeuvres témoignant moins de la découverte d'une voie personnelle que d'un effort en ce sens et d'un bel enthousiasme pour le métier de peintre. Par contre les travaux des Montréalais représentés, Mousseau et Landsley, étaient ceux d'artistes parvenus à un degré de maturité plus poussé.

Dans les galeries

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

1379, rue Sherbrooke ouest

Jusqu'au 3 novembre :

Peintres anglais du 18^e siècle.

*Du 1^{er} novembre
au 1^{er} décembre :*

Lithographie anglaise contemporaine.

*Du 8 novembre
au 6 décembre :*

Un groupe de peintres canadiens.

SOCIÉTÉ ARTISTIQUE

Hall de l'Université de Montréal

*Du 15 octobre
au 4 novembre :*

Céramique, sculpture, émaux, orfèvrerie
d'artistes de la province de Québec.

Du 1^{er} au 8 novembre :

Gravures, lithographies, sérigraphie
d'artistes canadiens. Exposition préparée
par le CAEUC.

Du 12 au 27 novembre :

Oeuvres récentes de quelques artistes,
Beaulieu, Bellefleur, Dumouchel, de
Tonnancour, etc.

THE GEORGE WADDINGTON GALLERY

1452, rue Sherbrooke ouest

*Jusqu'au
15 octobre :*

Six peintres :
Robert Hedrick — Tom Hodgson —
Marthe Rakine — Kazuo Nakamura
— Takao Tanabe — Harold Town.

*Du 19 octobre
au 4 novembre :*

Shmuel Schlesinger (Israël).

*Du 7 novembre
au 19 novembre :*

Karl May (Toronto).

*Du 21 novembre
au 7 décembre :*

M. Reinblatt, dessins et pastels.

L'ART FRANÇAIS

370, rue Laurier ouest

Actuellement :

de Rasley : peintures.
Kolowitz : crayons et dessins.
Henri Masson.
de Velabre.

GALERIE DENYSE DELRUE

1520, rue Crescent

Du 7 octobre

au 19 octobre :

Jasmin.

Du 21 octobre

au 2 novembre :

Giguère.

Du 4 au 16 novembre :

Bellefleur.

Du 18 au 30 novembre :

Tremblay.

Du 2 au 7 décembre :

Sérigraphie.

Du 9 au 30 décembre :

Exposition des Fêtes.

GALERIE MONIQUE de GROOTE

1540, rue Crescent

Actuellement :

Peintres français contemporains : Buffet
— Carzou — Clavé — Lorjou — Mar-
chand — Minaux — Adnet — Aizpiri
— Bédard — Bosco — Chambrin —
Ciry — Commère — Dauchot — Durel
— Gromaire — Guerrier — M. Halter
— Heaulmé — Luc Simon — Papart
— Pressmane — Sébire — Taylor —
Zendel ... et autres ...

GALERIE AGNÈS LEFORT

1504, rue Sherbrooke ouest

*Du 15 au
26 octobre :*

H. W. Jones.

*Du 28 octobre
au 9 novembre :*

Ann Kahane.

*A partir du
11 novembre :*

Marc Pascalet : sculpture (figurines de
bronze).

En permanence :

Peintres canadiens et européens con-
temporains.

DOMINION GALLERY

1438, rue Sherbrooke ouest

En permanence :

Peintres : peintres français et canadiens.

EMILIEN BRAIS

AVOCAT

C. R.



La Galerie Denyse Delrue apporte dans ce quartier qui a tendance à s'affirmer comme centre des galeries d'art, des antiquaires, des joailliers, des ensembliers, une note jeune, fraîche, spontanée de cette peinture faite pour dispenser « en direct » ses joies chromatiques. La salle de présentation fait « cave » : le mur en pierre brute blanchie sur lequel se décollent les oeuvres exposées est de la meilleure veine. La saison s'annonce riche en valeurs de la jeune peinture canadienne sans oublier la sculpture, l'édition du livre et de la sérigraphie.

*NOUS ÉTIIONS LÀ
POUR SOULIGNER
L'OUVERTURE DE
DEUX NOUVELLES
GALERIES D'ART*

La Galerie Monique de Grootte nous arrive tout droit de l'avenue Kléber, un des nombreux centres de galeries parisiennes. C'est une bouffée de cet air léger, subtil qui nous tient à coeur : les contacts ne sont-ils pas chose naturelle où plusieurs des nôtres séjournent régulièrement ?

La présentation des oeuvres est faite dans une ambiance de lumière diffuse qui ne distrait nullement l'oeil du principal. Nous avons fort goûté la réclame de bon goût de la devanture.

Décidément, la rue Crescent devient un pôle d'attraction irrésistible !

Antoni CLAVÉ : Le Roi.

